

L'ÉVOLUTION DES RELATIONS DE DÉPENDANCE
DEPUIS LA PÉRIODE PRÉ-COLONIALE
JUSQU'A NOS JOURS
CHEZ LES IULLEMMEDEN KEL DINNIK

par E. BERNUS

La société touarègue a presque toujours été étudiée à travers les *imajeghèn*, c'est-à-dire en focalisant l'attention sur l'aristocratie guerrière, détentrice, non seulement du pouvoir, mais du savoir. En ce qui concerne le langage, le Père de Foucauld, dans l'Avertissement de son Dictionnaire, signale à propos du dialecte de l'Ahaggar que "les nobles seuls le parlent correctement. Les plébéïns (*imɣad* et *isekɣemâren*) y introduisent des incorrections et des expressions spéciales plus ou moins nombreuses qui varient de tribu à tribu. Les esclaves le parlent de façon tout à fait défectueuse" (de Foucauld, 1951-52, t. I, p. 2). Dans le domaine de l'organisation politique et sociale, les *imajeghèn*, détenteurs de tous les pouvoirs, ont été la source de l'information, de même que dans le cadre de l'étude de la parenté, où les problèmes de filiation interféraient avec ceux de la chefferie. La société touarègue a souvent été considérée comme un ensemble pyramidal, qui va d'un sommet aristocratique à une base servile, en passant par les échelons intermédiaires d'*imghad* et d'*ineslemèn*, d'une situation idéale de la pureté de la "race", de la valeur et de la connaissance, à une dégradation progressive vers le bas, non seulement dans le domaine du langage, mais, dans tous les autres secteurs de l'activité humaine, voire de la morale. F. Nicolas dans ce sens attribue les prérogatives des *imajeghèn* "à la pureté de la race et aussi à la valeur, à la perfection" (Nicolas, 1950, p. 189).

Cette vision "aristocratique" du monde touareg est due au fait que les premiers écrits sur les Touaregs étaient l'œuvre de militaires eux-mêmes issus ou nostalgiques de la ci-devant noblesse européenne (et c'était précisément le cas du Père de Foucauld), et préoccupés avant tout de questions d'autorité politique, donc en relation avec les groupes dominants. C'est en cela qu'il faut trouver l'origine d'un relatif abandon de l'étude des "plébéïens" ou des dépendants de toutes sortes, qui forment pourtant la plus grande partie du monde touareg, c'est-à-dire de l'ensemble des populations parlant la langue touarègue, sous ses différents dialectes, et de la totalité des groupes humains rassemblés dans les cadres politiques de chaque "drum-group" ou "*ettɣbɣl*". Si le rôle politique prépondérant des *imajeghèn* au moment de la conquête coloniale française a

O. R. S. T. O. M.

105 AVR. 1977

Collection de Référence

n° 8590

gicq

donné naissance à l'image du "Targui" idéal, noble, gardant jalousement sa pureté raciale par une endogamie quasi exclusive, il ne faut pas oublier qu'ils ne constituent en définitive qu'une part infime du monde touareg proprement dit.

Il est apparu d'autre part à bien des auteurs que les *imghad* ne constituaient pas seulement une version dégradée des *imajeghɛn*, et Nicolaisen (1963, p. 436) précise : "Even to-day there is a certain cultural distinction between noble Tuareg and vassals of Ahaggar". Cela est vrai pour tous les autres dépendants, *ineslemɛn*, *iboghollitɛn*, etc. qui possèdent des caractéristiques culturelles propres, qu'il ne faut peut-être pas considérer uniquement par référence avec la culture sans défaut recueillie aux sources d'une aristocratie restée à l'écart de tout emprunt extérieur.

Notre propos est donc de situer rapidement ces "dépendants" dans la société touarègue et d'examiner les liens passés qui les unissaient à leurs "maîtres", et l'évolution présente de ces relations.

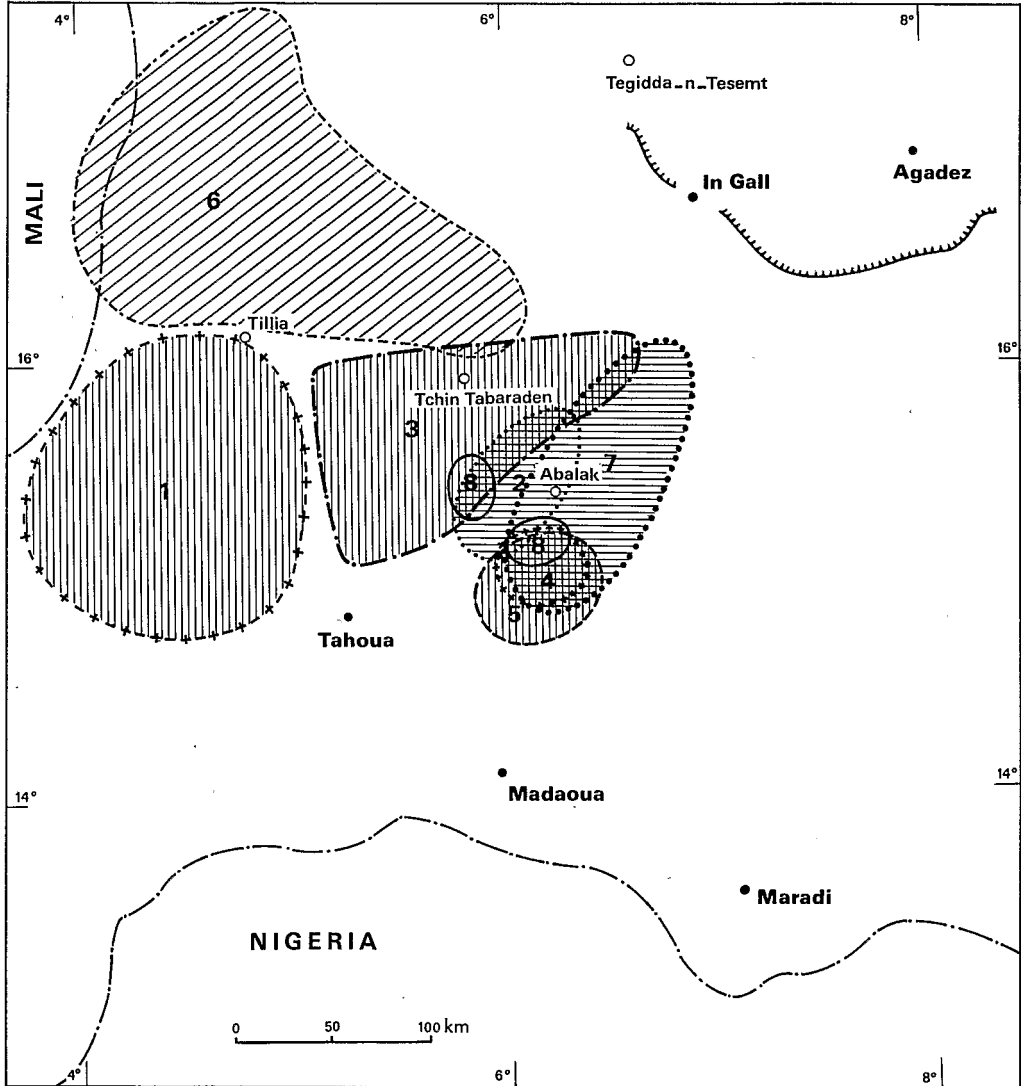
1. LES DEPENDANTS LIBRES

Les dépendants appartiennent au groupe des "hommes libres", désignés par le terme tamašeq *ilellan* (sing. *ellelli*, Clauzel, 1962, p. 130) pris dans son sens large. Ce terme concerne en fait tous les hommes qui ne sont ni suzerains (*imajeghɛn*), ni captifs (*iklan*), c'est-à-dire les deux termes extrêmes de la pyramide sociale. Les premiers ont depuis toujours été étudiés au microscope, les derniers ont été l'objet d'un travail collectif récent (Meillassoux, 1975).

Dans la société pré-coloniale traditionnelle, chaque ensemble politique était dirigé par un chef —*amenūkal*— choisi dans l'une des tribus d'*imajeghɛn* du groupe, qui détenait l'*eṭṭɛbbɛl* ou tambour de guerre. Chez les Iullemeden Kel Dinnik, il n'existait qu'un seul *eṭṭɛbbɛl*, dans la tribu des Kel Nan, et aucune tribu ne pouvait posséder de tambour particulier. L'*eṭṭɛbbɛl* était l'insigne du pouvoir qui s'étendait à un ensemble politique regroupant tous les hommes placés sous sa protection. Les autres tribus appartenant à la même catégorie sociale acceptaient le pouvoir sans partage de cet *eṭṭɛbbɛl* général. L'*amenūkal* était si jaloux de son *eṭṭɛbbɛl* qu'il ne voulait entendre aucun son qui puisse le rappeler : on raconte qu'un jour un *amenūkal* (Muda ou Ghattutu ?) ayant entendu une outarde dont le cri évoquait le roulement de l'*eṭṭɛbbɛl*, dépêcha ses gens pour la saisir et la tuer.

L'*eṭṭɛbbɛl* était fait d'un très grand récipient (*tazawat*) en bois d'*ates* (*Acacia albida*) ou de *tuwila* (*Sclerocarya birrea*), recouvert d'une peau de vache blanche ("elɛm n tɛst mellet ghas", la peau d'une vache blanche seulement). Ses parois étaient couvertes d'inscriptions de sourates du Coran écrites à la plume. À l'intérieur, se trouvaient des amulettes, textes coraniques sur papier, recouverts d'une enveloppe de cuir, et de l'or en petites pépites rondes, qui faisaient du bruit en roulant chaque fois que l'on déplaçait on frappait le tambour. L'*eṭṭɛbbɛl* dans la tente, était suspendu à deux piquets. On le sortait lorsqu'il fallait s'en servir : en le tenant chacun par la poignée opposée, deux forgerons le frappaient avec deux battoirs souples de cuir tressé, dont l'extrémité renflée était bourrée de chiffons (*atakor*, pl. *itɛkar*). L'un d'eux portait l'*eṭṭɛbbɛl* sur son chameau pendant

AIRES DE NOMADISATION EN SAISON SECHE DES HUIT GROUPES IULLEMMEDEN KEL DINNIK
Sous-Préfecture de Tchén Tabaraden - République du Niger



LEGENDE



Groupe à commandement imajeghèn (avec n° du groupe) et limite de l'aire de nomadisation en saison sèche
(Le groupe 8 a deux aires de nomadisation)



Groupe à commandement ineslemèn



Groupe arabe rattaché aux Iullemmeden Kel Dinnik

~~~~~ Falaise de Tigiddit

les déplacements ; le velum d'une tente, plié (à la place de la selle servait de réceptacle et de support à l'*ettēbbēl*, solidement arrimé à l'animal ; le forgeron se plaçait en arrière, de façon à pouvoir le frapper au cours du déplacement, de coups régulièrement espacés qui signalaient sa position. A l'étape, l'*ettēbbēl* était descendu et déposé provisoirement sur un plat de bois pour qu'il ne soit jamais placé directement au contact du sol. Pour rassembler les guerriers, les coups se succédaient à une cadence accélérée.

L'*amenūkal*, ou *ettēbbēl*, car le terme désigne aussi bien l'insigne du pouvoir que celui qui en est détenteur, était avant tout un chef de guerre, toujours choisi chez les Kel Nan en ce qui concerne les Iullemedēn Kel Dinnik. De plus, il est le véritable et unique propriétaire de tous les troupeaux confiés à la garde des divers groupes de dépendants. Aucune autre tribu ne possède de chef titulaire. S'il existe parfois un homme âgé (*amghar*) jouissant de prestige et de respect, qui s'occupe des affaires intérieures de la tribu et peut arbitrer un certain nombre de conflits mineurs, ce n'est qu'à l'arrivée des colonisateurs que des chefs furent nommés dans chaque tribu, pour être dès lors responsables devant l'administration. Cette parcellisation du pouvoir est d'origine récente, et on a pris l'habitude de nommer ces chefs de petites unités, tribus ou fractions de tribus, *khakemi* (1), terme emprunté à la langue arabe. Chez les Illabakan, *imghad* des Iullemedēn, le premier chef de tribu (*khakēmī*) fut Inshilkin, cousin parallèle patrilatéral (*arameddēn*) du père de Najim, le chef actuel, aujourd'hui âgé de 75 ans.

Qui sont ces dépendants qui constituent la masse des "homme libres" au sein de la société touarègue ? Tout d'abord les *imghad*, tributaires, appelés souvent "vassaux" par analogie avec la société féodale médiévale : guerriers, ils se sont remis sous la protection des *imajeghēn*, soit qu'ils aient connu des revers de fortune à la guerre, soit qu'ils appartiennent à une couche distincte du peuple — *imajeghēn* dominant, à une autre vague migratoire. Dans l'Ahaggar, ils portent le nom de *Kel Ulli* "ceux des chèvres", par référence à l'élevage qui leur était réservé, ou qui était traditionnellement le leur à une époque antérieure à l'arrivée des *imajeghēn* (Nicolaisen, 1963) alors que l'élevage camelin était l'apanage exclusif des nobles : dichotomie traduisant un rapport de force, et peut-être civilisations différentes rassemblées dans un cadre politique unique. Certains auteurs (Nicolas, 1950, p. 189) ont vu une racine commune aux termes d'*amghid* (pl. *imghad*) et d'*egheyd*, le chevreau. Cette dénomination de *Kel Ulli* est connue chez les Iullemedēn, mais peu utilisée, car il ne semble pas que les *imghad* aient été particulièrement des éleveurs caprins, mais qu'ils aient pratiqué de longue date un élevage plus varié au service des *imajeghēn*.

(1) Cf. Foucauld (de), 1951-52, T. II, p. 950 : *elḳākem* (pl. *elḳokkām*), gouverneur. Peu us. dans le sens "gouverneur". Les gouverneurs de n'importe quel pays sont désignés par le mot *amenoūkal*, "chef suprême, chef puissant", ou le mot *amḡar*, chef. /p. ext. "chef européen (civil ou militaire, d'un grade un peu élevé)". S'emploie dans ce sens pour désigner les officiers de tous grades des armées européennes et les administrateurs civils européens. On se sert aussi, pour désigner les chefs européens des mots *amenoūkal* et *amḡar*, mais ces noms leur sont communs avec les autres chefs, tandis que le mot *elḳākem* leur est presque réservé."

On voit que ce mot, d'origine arabe, a été utilisé dans un sens différent par les Kel Ahaggar et les Iullemedēn.

Si les *imghad* participaient tous aux guerres, leur situation sociale, ou plutôt le degré de considération dont ils jouissent est très variable d'une confédération à l'autre, ou même au sein d'un même *ettēbbēl*. Il semble notamment que les *imghad* de l'Ahaggar sont peu considérés (Foucauld, 1951-52, Clauzel, 1962), puisque le terme lui-même est malsonnant dans la bouche d'un "noble" qui préfère user de la périphrase de *Kel Ulli*. Par contre, on connaît des *imghad* qui se désignent eux-mêmes comme tels, sans doute même parfois avec fierté, et qui jouissent de la considération générale de la société. Sur la rive Gurma, les Kel Serere et les Kel Gossi, (Clauzel, 1962, p. 130) qui appartiennent au grand groupe des Immededrēn, relèvent de cette catégorie ; c'est le cas également des Illabakan, dans l'Azawaq, qui historiquement appartiennent à la même souche (Bernus, 1974).

Puisqu'il est fait ici surtout référence aux Iullemmedēn, on citera les *itağan* (sing. *atağa*). Foucauld (1951-52, t. IV, p. 1886) définit l'*atağa* comme un "homme appartenant à une classe particulière, entre les *amerid* et les esclaves ; les *atağa* passent pour descendre d'un croisement d'*amerid* et d'esclave. Il n'y en a pas dans l'Ahaggar. Il en existe dans l'Adrar et l'Aïr. Leur condition est misérable." Il existe des *itağan* chez les Iullemmedēn Kel Dinnik et chez les Kel Fadey, qui, les uns et les autres sont d'anciens dépendants des Kel Telatay (Iullemmedēn Kel Attaram). Ils sont quasiment assimilés aux *imghad* et leur statut est tout à fait comparable. Les premiers ont été placés sous la protection des Kel Nan, les seconds des Iralgawēn (Kel Fadey). Ces derniers, fait prisonniers près de Menaka et emmenés par leurs vainqueurs dans la région d'In Gall, ont épousé des femmes des *imghad* Ikherkherēn (2), Igamayēn et Ifareyēn, et ont formé une tribu (*taušit*) qui porte le nom d'Itağan. "Hommes libres", pris à la guerre et restés chez leurs vainqueurs où ils auraient fait souche, telle serait l'origine des *Itağan*.

On rencontre, ici ou là, des tribus dénommées *ihayawan* : chez les Iullemmedēn Kel Attaram, près de Tillabery, chez les Kel Dinnik, dans le premier groupe près de Télémsès, dans le deuxième groupe près de Mayatta, au sud de Shadawanka. Des *Ihayawan* sont aussi présents sur la rive Gurma. Barral (1970, p. 44), en étudiant les populations du nord-ouest de l'Oudalan, fait des *ihayawan* une catégorie sociale à part : ils seraient des *imghad* d'*imghad*, c'est-à-dire des "vassaux au deuxième degré". Certains de ces *ihayawan* dépendent des *imghad* Warag-warag, d'autres des Immededrēn.

Les religieux, *ineslemēn* (sing. *aneslēm*) "ceux de l'Islam" forment de très nombreuses tribus chez les Iullemmedēn Kel Dinnik. Leur principal rôle au sein de la confédération consistait à soutenir les guerriers en leur fabriquant des amulettes. On faisait appel à eux pour connaître les jours fastes où il convenait d'attaquer l'ennemi. Enfin, certains grands marabouts, particulièrement instruits, rendaient la justice et on venait porter devant eux des différends entre particuliers ou entre familles. Trois tribus religieuses de l'Azawaq ne portaient jamais les armes : les Darmena, les Ijawanjawatēn et les Igdalēn. Pacifiques, tournés exclusi-

(2) Les Ikherkherēn des Kel Fadey, qui nomadisent au Nord-Ouest d'In Gall sont des *imghad*, à ne pas confondre avec les Ikherkherēn, *imajeghēn* des Kel Dinnik qui nomadisent au Sud d'Abalak.

vement vers l'étude, ils ne pouvaient se défendre, et par conséquent dépendaient étroitement de la protection de leurs suzerains. Leur caractère paisible est bien souvent tourné en dérision par les guerriers : ne dit-on pas que les Darmena ont peur des chiens ? De nombreuses histoires plaisantes leur donnent un rôle ridicule, où ils sont floués par plus malins qu'eux. Certaines tribus religieuses, par contre, tels les Kel Eghal, les Aït Awari, et partiellement les Iserifèn, pouvaient porter les armes, et certains de leurs hommes participaient aux combats. El Jelani, le célèbre marabout qui, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, réduisit à merci les *imajeghèn* du Dinnik était Aït Awari.

Ces groupes religieux sont souvent dénommés *imazwaghèn* (sing. *amazwagh*) "les rouges". Pour Clauzel (1962, p. 134), ce terme désigne dans l'Azawaq les *imghad*, mais nous ne l'avons jamais entendu énoncer dans ce sens ; au contraire, les *imazwaghèn* désignent les religieux au teint clair, (Nicolas, 1950, p. 107, note 1). Mais ce terme possède un contour peu précis, et se définit souvent par opposition à un autre : *Kel jekkad* "ceux qui se tressent les cheveux", les guerriers (*imajeghèn* et *imghad*), alors que les *ineslemèn* ont le plus souvent le crâne rasé ; ou alors, il se définit par rapport aux *iberkoreèn* (sing. *aberkorey*) terme quelque peu péjoratif, utilisé pour désigner les gens peu versés dans l'étude du Coran. Il est possible qu'à l'origine ce terme se soit appliqué aux populations qui se trouvaient dans l'Azawaq avant l'arrivée des Iullemmedèn, et formaient peut-être des îlots demeurés à l'écart de l'Islam (3). Aujourd'hui, ce terme a pris un sens très général et ne désigne pas de groupe humain constitué.

*Imazwaghèn* et *iberkoreèn* se retrouvent au sein des mêmes tribus d'*ineslemèn*, et ces termes servent plutôt à qualifier des individus en fonction de l'attitude adoptée vis à vis de la vie religieuse. Peut-être s'agissait-il à l'origine de deux strates distinctes de population, comme semble le suggérer l'indication contenue dans les chroniques d'Agadez. Mais le terme d'*iberkoreèn* a aujourd'hui perdu tout sens ethnique, et n'a conservé qu'une signification connotant un certain désintérêt pour l'Islam, correspondant sans doute à celui de groupes disparus ou assimilés (4).

Enfin, ce terme d'*imazwaghèn* "les rouges", s'il désigne uniquement des *ineslemen*, ne les englobe pas tous : il ne concerne que ceux au teint clair. Les

(3) Les Ikherkherèn en tant que tribu, sont cités par les Chroniques d'Agadès (Urvoy, 1934, p. 156) : "Ainsi ces quatre tribus sont (comprennent ?) les Lissaouanes, les Balkorays, les Amiskikines et les Amassoufanès". P.F. Lacroix suggère l'étymologie suivante pour Iberkoreèn, Balkorays et autres transcriptions : boro/kworey (cf. zarma : boro kwaray, homme blanc), étymologie à consonnance songhay. Or on sait que les Igdalèn, qui sont aussi l'une des premières populations connues dans le Sud de l'Aïr, parlent avec les Iberogan la *tagdalt*, langue à substrat proto-songhay, avec de nombreux apports lexicaux berbères, comme la tasawaq parlée par les habitants d'In Gall, dont certains sont les descendants des Amassoufanès cités dans les Chroniques d'Agadès.

(4) Dans le Nord de la Côte d'Ivoire, dans les régions de colonisation mandingue, les Dioula venus du Mali appellent "Bambara" tous les petits peuples non musulmans, Senoufo, Koulango, Komono (cf. Bernus, 1960, p. 252). Ce terme ne sert, ici encore, qu'à désigner une attitude négative, avec une nuance péjorative, devant l'Islam, en se référant à une ethnie réputée païenne.

“religieux noirs”, comme les *Ikadamatən* par exemple, de condition libre, qui sont célèbres pour leur esprit d’aventure et parcourent toute l’Afrique pour vendre leurs amulettes, ne sont jamais désignés sous le nom d’*imazwaghən*.

Les *ineslemən* ont parfois leurs propres dépendants, qui ont un statut d’hommes libres : ainsi les *iberogan* (5) de couleur noire qui vivent en tribus constitués dans l’Azawaq sous la dépendance des *Igdalən* au teint clair ; ils forment de nombreux groupes qui vivent en pleine zone nomade ou au contact des cultivateurs dans la région de Shadawanka, Barmou et Kao. Certaines traditions d’origine témoignent d’un mariage d’une *tagdalt* (femme des *Igdalən*) avec un *eghawəl* (affranchi), qui aurait donné naissance aux *Iberogan*, d’où leur statut particulier, libre, mais dans une situation très proche de celle des affranchis. Ils possèdent souvent des captifs, comme les *Igdalən*. Ils ont donc une position de dépendance vis à vis de groupes religieux non guerriers, eux-mêmes assujettis aux *imajeghən* : dépendance au second degré, avec une communauté culturelle, et surtout linguistique avec les *Igdalən*.

Les *ineslemən* participent de cette diversité de la société touarègue : ils possèdent parfois leurs parlers propres, *tagdalt* des *Igdalən* et des *Iberogan*, *sinsar* des Aït Awari et des Kel Eghlal Enniger. La situation de la femme est également très spéciale dans ces groupes, puisqu’elle ne peut se montrer hors de la tente sans être recouverte d’une natte, ou voyager sans un palanquin surmonté d’arceaux recouverts d’un fin tissu blanc qui la protège des regards indiscrets des hommes.

Par ces traits de civilisation particuliers, les *ineslemən* sont les Kel Tamašeq qui s’éloignent peut-être le plus du “modèle” des *imajeghən*. Ils constituent chez les Iullemmedən l’une des faces originales de la société touarègue. Leur rôle est d’autant plus important qu’ils constituent la catégorie de dépendants “libres” la plus nombreuse.

On peut aussi classer parmi les dépendants les *Iboghollitən* (sing. *aboghल्ली*), groupes métis à titre collectif, issus du mariage entre partenaires dont l’un est libre et l’autre captif. Les “tribus” se retrouvent chez les Iullemmedən et chez les Touaregs de la rive Gurma. Les *Izelitən* (sing. *azल्ली*) que l’on rencontre chez les Kel Fadey, aux environs d’In Gall, appartiennent à la même catégorie sociale. Foucauld les définit ici très exactement (1940, p. 266) : “Nom propre d’un groupement d’Ibourelliten habitant l’Aïr et l’Azaouaï”.

Toutes les catégories d’affranchis, que ce soit ceux dont l’affranchissement se perd dans la nuit des temps (*eghawəl*, plur. *Ighawellən*), ou ceux dont on garde le souvenir de leur libération (*ederf*, pl. *iderfan*) appartiennent aux hommes libres, mais leur origine connue, inscrite dans le terme qui les désigne, leur conserve une connotation servile (6). Les *iklan-n-egef* “captifs de dune”, qui, chez les Kel

(5) Nicolas (1950, p. 46) fait un rapprochement entre le terme d’*iberogan* et celui d’*iberkoreən*. Il fait l’hypothèse qu’il s’agirait précisément d’un groupe résiduel habitant l’Azawaq avant l’arrivée des Iullemmedən (cf. note 1 page précédente).

(6) On peut noter ici la terminologie concernant les hiérarchies sociales, utilisée en pays Songhay, et qui est parfois portée sur les recensements :

|                            |                           |                         |
|----------------------------|---------------------------|-------------------------|
| – <i>Surgu</i> : imajeghən | – <i>Garasa</i> : inaḡan  |                         |
| – <i>Daga</i> : imghad     | – <i>Sawani</i> : iderfan | – <i>Bella</i> : iklan. |

Dinnik, pratiquaient l'agriculture et l'élevage au sud de la zone nomade, avaient un statut très comparable ; ils participaient aux guerres et constituaient le corps de bataille, à pied ou montés, encadrés par les *imajeghên* et les *imghad*. Tous ces groupes pouvaient posséder des captifs, distribués par l'*amenûkal*, comme part de butin à l'issue d'une campagne heureuse.

Ces dépendants étaient étroitement liés à l'*ettêbbêl* et à l'aristocratie des *imajeghên*, et il convient maintenant de définir la nature de ces rapports.

## 2. LES LIENS DE DEPENDANCE PASSES

Dans le cadre d'une "confédération", tous les "dépendants" étaient placés sous l'autorité absolue de l'*ettêbbêl*. L'*amenûkal* avait avant tout un rôle politique : il décidait des campagnes à entreprendre et rassemblait les guerriers pour les attaques ou pour la défense contre les incursions étrangères en faisant frapper l'*ettêbbêl*. Egalement, lorsque l'été, on se rendait à la cure salée dans les plaines d'In Gall, tous les dépendants se groupaient autour de l'*ettêbbêl* qui donnait le signal du départ pour la nomadisation estivale.

Mais en dehors de cette autorité politique, chaque tribu dépendante était rattachée à une tribu d'*imajeghên*. Chez les Iullemedên Kel Dinnik, on peut facilement faire l'inventaire de ces rattachements : en ce qui concerne les *ineslemên*, aux Kel Nan étaient associés les Kel Eghlal, les Darmena, les Aït Awari, les Kel es Suq. Aux Tiggirmat, les Ijawanjawatên (7). Aux Irreulên, les Izawitên, les Igdalên de l'Ouest, les Ikadamatên ; aux Ikherkherên les Iserifên et les Igdalên ; aux Tellemidez les Imillalên et Idaberên.

Pour les *imghad*, aux Kel Nan étaient associés les Inamagrawên, les Ibedeydayên, les Itağan, les Tarfa. Aux Tiggirmat, les Illabakan, aux Irreulên, les Ihayawan.

Si les *imajeghên* étaient propriétaires de fait des troupeaux de leurs dépendants, ces derniers gardaient sur leurs biens un contrôle qui variait selon les catégories sociales. En réalité, les *imajeghên* ne gardaient que peu de troupeaux autour d'eux, seulement les femelles laitières nécessaires à leur subsistance et les montures et bêtes de somme. Ils les laissaient en gérance dans le campement de leurs dépendants. A tout moment, cependant ils pouvaient venir se saisir des animaux dont ils avaient besoin, et cette contrainte (*tarkêpt*) ne pouvait être contestée par qui que ce soit.

Le rapport global de l'*ettêbbêl* à ses dépendants, et de la tribu suzeraine à la tribu vassale, que l'on a pu appeler relation *ettêbbêl* (Foucauld, 1951-52, t. IV, p. 123 ; Bourgeot, 1972, p. 535) se double d'un rapport personnel : le "dépendant" possède par ailleurs un protecteur attitré qui prend sa défense chaque fois qu'un tort lui est causé. En contre-partie, l'*imajegh* peut disposer des biens de ses vassaux en venant puiser dans leurs troupeaux. Plus qu'une redevance régulière

(7) Tous ces groupes religieux sont constitués de nombreuses tribus : les seuls Ijawanjawatên en comportent quatorze.



(*tiuse*), *tarképt* permet de jouir en toute liberté des troupeaux des dépendants, en donnant la possibilité d'y puiser à tout moment. Mais ces liens entre suzerains et dépendants ne doivent pas être confondus avec ceux qui unissent maîtres et captifs. Un dépendant libre, quel qu'il soit, peut changer de protecteur et chercher ailleurs un *amajegh* qui lui semble plus apte à le défendre. Cette relation personnelle, appelée dans l'Ahaggar *temazlaït* (Foucauld, 1951-52, t. IV, p. 1965 ; Nicolaisen 1963, p. 403-404 ; Gast, 1972 ; Bourgeot, 1972, p. 535) n'est pas connue sous ce nom chez les Iullemmeden. Dans l'Ahaggar, le dépendant a le droit et la possibilité de nouer une relation de ce type avec un "noble" extérieur à l'*ettébbél*, c'est-à-dire appartenant à une tribu dont celle du dépendant n'est pas vassale à titre collectif. Il peut donc y avoir une dualité entre une suzeraineté politique collective et une dépendance personnelle.

Chez les Iullemmeden, nous n'avons eu aucun écho d'une telle liberté de choix. Au sein de l'*ettébbél* général des Iullemmeden, il y avait une répartition des dépendants entre tribus d'*imajeghén* et une distribution personnelle qui cadrait presque toujours avec la précédente.

Les exemples abondent où la protection des *imajeghén* a joué en faveur de leurs dépendants. Les *ineslemén*, qui ne combattaient pas, étaient des proies faciles : ainsi, dans la seconde partie du XIX<sup>e</sup> siècle, les Isikiliban (tribu des religieux Ijawanjawatén), dont les chamelles avaient été razzées par les Kel Attaram, furent défendus et vengés, non seulement par leurs protecteurs Tiggirmat, mais par l'ensemble de la confédération : la bataille d'Afarag, près de Menaka, opposa les Kel Attaram et leurs parents Kel Dinnik, et ces derniers furent vainqueurs.

Ici, la défense du patrimoine commun donna lieu à une guerre générale, car les animaux avaient été saisis par un étranger à l'*ettébbél* des Iullemmeden Kel Dinnik.

Sur le plan individuel, la protection s'exerce également et peut amener des *imajeghén* d'un même *ettébbél* à s'opposer, voire à se battre (*anammenghey*, fait de se combattre l'un l'autre). Ainsi, un *amajegh* des Ikhekherén, de passage dans la région de Tchén Tabaraden se saisit-il un jour de chamelles appartenant aux religieux Ijawanjawatén : ces derniers firent appel à leur protecteur Etal, des Tiggirmat (8), qui poursuivit et rattrapa à In Tusan (10 km au sud de Tchén Tabaraden) le voleur, et lui coupa les tresses d'un coup de sabre, puis lui reprit les chamelles. Par cet acte, il avait déshonoré son adversaire car on dit d'un noble à qui l'on a coupé les tresses qu'on l'a "dénudé" (*izaf*).

Lorsqu'un dépendant vient réclamer l'aide de son protecteur, il lui dit : "*ékkéš i tekareyt*", litt. "enlève-moi cette injustice", c'est-à-dire : "répare le tort qui m'a été causé" (9).

(8) Etal est le père d'Erešid, et le grand-père de Binas ag Erešid, homme âgé d'environ 45 ans, qui aujourd'hui encore est le protecteur attitré de nombreux religieux Ijawanjawatén et *imghad* Illabakan.

(9) Le terme de *tekareyt* est très bien analysé in Foucauld, 1951-52, t. I, p. 853-54 : *tekerit* : "contrainte injuste — fait de contraindre quelqu'un injustement à quelque chose,

Ainsi, deux termes : *tarképt* et *tekareyt*, désignent une contrainte, presque toujours matérialisée par la prise d'animaux ; mais si *tekareyt* est une contrainte injuste, à laquelle on essaiera par tous les moyens de se soustraire, en ayant recours au protecteur qui doit alors faire la preuve de sa force et de la réalité de son soutien, *tarképt* est une contrainte licite, à laquelle on est forcé de se soumettre, puisqu'elle représente en définitive le prix payé pour la protection et le soutien : un cheval rapide, un chameau réputé, peuvent être saisis à tous moments par un *amajegh* désireux de parader ou de partir au combat. Ces liens de dépendance impliquent donc l'acceptation de la souveraineté des suzerains, et ne peuvent donc se perpétuer que dans la mesure où ceux-ci possèdent un réel pouvoir, les moyens de régner sans partage sur leurs sujets, et de se faire respecter des ennemis extérieurs. La limitation de souveraineté des *imajeghèn* ne peut que mettre en cause les liens de protection ; cette évolution est celle qu'il faut maintenant examiner au travers de la conquête, de la révolte, de la colonisation et de l'indépendance.

### 3. L'EVOLUTION DES LIENS DE DEPENDANCE

L'arrivée des premières colonnes françaises (1901) ne mit pas en cause directement l'organisation traditionnelle de la confédération des Iullemmedèn Kel Dinnik. En 1903, cependant, à l'occasion du choix d'un nouvel *amenūkal*, une sourde lutte opposa les partisans des deux candidats, Ikhezi et Ismaril (Bernus, 1970, p. 471-475). Devant cette rivalité, le Colonel Noël convoqua une assemblée où, devant les oppositions irréductibles des deux parties, il trancha en faveur d'Ismaril. Ikhezi, éliminé, entra en dissidence. Pour la première fois, le colonisateur intervenait dans une affaire intérieure, et donnait sa caution à un parti.

En 1908, à la mort d'Ismaril, El Khorer fut intronisé. Mais en 1916-17, la révolte devait soulever la plupart des Iullemmedèn, et les guerriers surpris à Tanout de la Tadarast, en avril 1917, furent massacrés par la colonne du Capitaine Sadoux. El Khorer, qui s'était joint aux Kel Aïr révoltés, avait suivi dans leur fuite Kaosen et le sultan Tegama. Il fut tué par un rezzou en 1918, et avec lui disparut le dernier *amenūkal* des Kel Dinnik.

La révolte vaincue, le colonisateur trouva en face de lui une population décimée, appauvrie. Les guerriers avaient été tués en si grand nombre que certaines tribus d'*imajeghèn* étaient réduites à quelques unités. Pour éviter qu'une telle révolte ne se renouvelle, l'*ettēbēl* des Kel Dinnik fut supprimé et divisé en

---

donner qqe ch., se laisser prendre qqe ch., se laisser faire un tort quelconque. // Par extension, violence injuste, acte de violence quelconque, meurtre, pillage, viol, enlèvement, prise de vive force du bien d'autrui.

*ekkes tekerit*. Oter une contrainte injuste. Signifie délivrer d'une contrainte injuste, soit en faisant rendre les biens pris par force injustement, soit en faisant donner une indemnité proportionnée au dommage ; soit en infligeant un châtement, ou en tirant une vengeance proportionnée à la violence faite".

“groupes” sur le modèle des “cantons” sédentaires. Dès 1918, on assiste à une complète réorganisation administrative des Iullemmeden, et à des rattachements de “dépendants” à des suzerains qui n’étaient pas les leurs auparavant.

Les six premiers “groupes” sont créés autour des cinq tribus d’*Imajeghen* : Irreulén (1<sup>er</sup> groupe), Kel Nan et Tiggirmat regroupés (3<sup>e</sup> groupe), Ikherkheren (4<sup>e</sup> groupe) et Tellemidez (5<sup>e</sup> groupe). Le 2<sup>e</sup> groupe est constitué autour de la riche tribu religieuse des Kel Eghlal, qui est restée à l’écart de la révolte, et trouve là sa récompense. Le 6<sup>e</sup> groupe comprend des tribus arabes, incorporées depuis peu dans la confédération. Deux nouveaux “groupes” sont donc formés de dépendants, religieux ou arabes, qui jusque là, vivaient sous la protection de l’*ettēbēl*. A cette brèche ouverte dans l’autorité des suzerains, qui ne sont plus les seuls détenteurs du pouvoir, s’en ajoute bientôt une autre, par la redistribution des dépendants. Les tribus Kel Azar (quelques nobles avec de très nombreux captifs), Termamia (*Iderfan*), Tarūd Bahu (*Iderfan*), Eklan-n-egef, absents lors de la réunion tenue par le Colonel Commandant le Territoire, sont incorporés au 1<sup>er</sup> groupe commandé par les Irreulén et retirés à leurs suzerains Kel Nan. Ces tribus, qui nomadisent au sud des mares de Kehehe-Tabalak, dans le sud-est de l’Azawaq, sont rattachées à des nobles vivant à 125 km de là, près de Telemsès, aux frontières du Mali. Ces mêmes tribus, en 1946, sont transférées au 5<sup>e</sup> groupe, sous le contrôle des *imajeghen* Tellemidez, qui nomadisent à une soixantaine de kilomètres à l’Est de leurs terrains de parcours. Elles changent donc trois fois de suite de chefferie en moins de trente ans, par le fait de manipulations administratives destinées à affaiblir un chef peu coopérant. En 1918, les suzerains Ikherkheren s’étant saisis des chamelles de leurs dépendants religieux Igdalén, ceux-ci leur sont retirés et incorporés au 3<sup>e</sup> groupe commandé par les Kel Nan-Tiggirmat. En 1921, les Igdalén et les *išerifēn* deviennent indépendants, et avec les Iberogan, fondent le 7<sup>e</sup> groupe, nouvelle chefferie religieuse. Vers 1945, les Aït Awari sont retirés au 2<sup>e</sup> groupe pour former le 8<sup>e</sup> groupe. Les *ineslemēn* Kel Eghlal, constitués en groupes autonomes dès 1918, sont jugés plus tard néfastes, et “il convient”, dit en 1944 le gouverneur Toby, “loin de consolider ces hégémonies artificielles et néfastes, de les combattre de l’intérieur en favorisant le développement de chefferies autonomes du groupe, telle que celle, si riche et si vivante, des Aït Awari” (Toby, 1944). On détruit donc ce que l’on a créé de toutes pièces. Lorsque les chefs traditionnels s’opposèrent aux volontés de l’administration, on les menaça de leur retirer leurs dépendants : en 1945, devant la résistance du chef du 3<sup>e</sup> groupe à la création d’une école, l’administration songe un moment à créer un 9<sup>e</sup> groupe avec les religieux Ijawanjawatēn. Dès lors, le processus d’émiettement a acquis sa propre dynamique et les Ijawanjawatēn n’hésitent pas à s’adresser directement à Niamey pour demander la création de ce nouveau groupe qui avait été envisagée par les autorités locales. Ils n’ont pas satisfaction, et renouvellent sans plus de succès, cette tentative après l’indépendance.

Ces exemples, pris parmi bien d’autres, suffisent à démontrer le désir de l’autorité coloniale d’établir une chefferie docile par un jeu de punitions et de récompenses. Le chef désormais est exclusivement responsable du maintien de l’ordre, et chargé d’exécuter les décisions administratives et de recueillir l’impôt.

En 1930, dans un rapport sur le commandement indigène, l'administrateur de Loppinot écrit : "Pour conquérir le pays, nous nous servions des chefs héréditaires, après les avoir battus, achetés, ou dressés les uns contre les autres. Au début, nous avons fermé les yeux sur leur procédé d'administration, car nous avions besoin d'eux. Puis notre pouvoir se consolidant, nous les invitâmes, timidement d'abord, ensuite à l'aide d'arguments décisifs (tribunaux et révocations) à se transformer de Mandrin en Saint François d'Assise".

Les liens de dépendance sont donc détruits dans la mesure où l'autorité des chefs a été réduite. Désormais les suzerains n'ont plus la libre disposition des biens de leurs dépendants. Chaque tribu a maintenant son propre chef, à qui l'on donne le nom d'origine arabe de *khakemi*. Les animaux ne peuvent plus être saisis par les nobles selon les besoins de l'heure, mais deviennent partie intégrante de l'héritage personnel de chaque famille dépendante. *Tarképt*, contrainte licite, devient illégale, et lorsque les *imajeghèn* veulent selon la coutume prendre des animaux, ils sont punis comme des voleurs. Dès 1918, les *Ikherkherèn* qui s'étaient emparés des chamelles des *Igdalèn* furent punis : le pouvoir colonial confondit *tarképt* et *tekareyt*. Dans la mesure où les dépendants jugent que la protection n'est plus assurée par les suzerains (et c'était le cas puisqu'ils avaient été vaincus par les Français), ils contestent *tarképt*, et cherchent protection auprès des nouveaux maîtres, l'autorité coloniale.

L'administration, à partir de ce moment-là, s'interposa entre suzerains et dépendants : ces derniers ayant rarement l'occasion de réclamer la protection de leurs maîtres traditionnels, contestent *tarképt*, notion associée à celle de biens collectifs dont ils ne sont que les gestionnaires. Les troupeaux qui ne peuvent plus être renouvelés par des parts de butin, s'accroissent exclusivement par un élevage bien compris, et les anciens dépendants se sentent responsables d'animaux qui leur appartiennent. Les liens avec les suzerains ne sont pas pour autant entièrement disparus, et dans les conflits internes, le vassal peut encore aller réclamer l'assistance de son *amajegh*, et lui demander de l'aider à réparer une injustice. Mais désormais, chaque tribu, chaque famille gère son bien à son propre profit, et cherche à diversifier les types d'animaux élevés. La dépendance économique a disparu, seule subsiste une certaine dépendance d'ordre politique et personnelle qui n'est pas réellement contestée. De nouveaux rapports s'élaborent, dans un cadre économique différent.

## CONCLUSION

La suppression de l'*eṭṭəbbəl*, la création des "groupes" constamment modifiés, toujours sous la menace d'éclatement pour punir un chef ou en récompenser un autre, ont provoqué des bouleversements profonds dans les rapports de dépendance traditionnels des *Iullemmedèn* Kel Dinnik.

Bouleversements tout d'abord liés à la dispersion : lorsqu'une tribu est rattachée arbitrairement à des suzerains vivant à 150 km, il est évident que les

rapports deviendront très lâches, et souvent ne concerneront plus que les questions fiscales. Les liens anciens subsisteront malgré les décisions administratives : Kel Azar, Termamia, Tarǧd Bahu, Eklan-n-egef, cités précédemment, rattachés aux Irreulǧn (1<sup>er</sup> groupe) continueront à entretenir des rapports avec les Kel Nan (3<sup>e</sup> groupe), facilités par la proximité, et ravivés par le rattachement arbitraire.

La dispersion géographique s'est d'autre part opérée naturellement par le forage de puits cimentés profonds et de stations de pompage. Les Illabakan se sont éloignés de 150 km de leurs suzerains Tiggirmat, et les Inamagrawan d'une distance équivalente de leurs maîtres Kel Nan. Ici, l'ouverture de pâturages, par de nouveaux points d'eau, a provoqué une dispersion rendue possible par la paix. Les rapports anciens n'ont pas disparu, et les *imghad* gardent une fidèle déférence (Bernus, 1970) pour leurs *imajeghǧn* à qui ils rendent visite régulièrement. Mais ils restent désormais propriétaires de leurs animaux, et n'acceptent plus que l'on vienne se saisir de leurs biens. Le cadeau librement consenti (*tenafut*) a remplacé la prise licite (*tarkǧpt*). En cas de difficultés et de disputes, comme cela arriva entre *imajeghǧn* Irreulǧn (1<sup>er</sup> groupe) et Kel Nan — Tiggirmat (3<sup>e</sup> groupe), les *imghad* sont prêts à venir à l'aide de leurs *imajeghǧn* respectifs : vers les années 1941-42, des rivalités allèrent jusqu'à quelques affrontements.

Les groupes créés pour former des entités géographiques, à l'image des cantons sédentaires, sont à l'exception du premier, enchevêtrés les uns dans les autres, et rares sont les points d'eau où ne s'abreuvent pas des troupeaux relevant de deux, trois ou quatre "groupes" différents. Ainsi, des relations de dépendance passées subsistent celles qui sont librement consenties, mais désormais dans un contexte économique qui voit chaque tribu, chaque famille, pratiquer un élevage à son propre profit, et pour cela l'adapter à ses possibilités et à ses besoins propres.

Les dépendants, avec chacun leur originalité culturelle propre, avaient tissé des rapports étroits avec leurs suzerains, en fonction de leurs capacités et de leurs traditions, et possédaient un rôle bien défini et plus ou moins fixé dans le cadre de l'ensemble politique. L'évolution présente laisse subsister les rapports personnels. Au niveau idéologique, le prestige des *imajeghǧn* est resté vif aux yeux de toutes les catégories de la population, pour qui ils restent un modèle, entretenu par le souvenir des héros dont les hauts faits illustrent l'histoire, et sont encore les références de toute la société.

Edmond Bernus  
O.R.S.T.O.M.  
PARIS

## OUVRAGES CITES

- Barral (H.), 1970, *Etude socio-géographique pour un programme d'aménagement pastoral dans le Nord-Ouest de l'Oudalan*. ORSTOM, Centre de Ouagadougou, 92 p., 5 cartes h.t.
- Bernus (E.), 1960, Kong et sa région. *Etudes Eburnéennes* VIII, Abidjan, pp. 239-324.
- Bernus (E.), 1970, Récits historiques de l'Azawaq. Traditions des Iullemmeden Kel Dinnik. *Bull. IFAN*, t. XXXII, série B, n° 2, 1970, pp. 434-485.
- Bernus (E.), 1970, Espace géographique et champs sociaux chez les Touareg Illabakan. *Etudes rurales*, 37-38-39, Janv.-Sept. 1970, pp. 46-64.
- Bernus (E.), 1975, Les composantes géographiques et sociales des types d'élevage en milieu touareg, in *Pastoralism in Tropical Africa*. Edited by Théodore Monod. International African Institute, Oxford University press, pp. 229-244.
- Bernus (E.), 1974, *Les Illabakan (Niger). Une tribu touarègue sahélienne et son aire de nomadisation*. Atlas des structures agraires n° 10, 116 p., 11 fig. 14 cartes h.t. ORSTOM - Mouton. Paris.
- Bernus (E. et S.), 1975, L'évolution de la condition servile chez les Touaregs sahéliens. in : *L'esclavage en Afrique pré-coloniale*, sous la direction de C. Meillassoux. Maspero, Paris. pp. 27-47.
- Bourgeot (A.), 1972, Idéologie et appellation ethniques : l'exemple twareg. Analyse des catégories sociales. *Cahiers d'Etudes africaines*, n° 48, vol. XII, 4, pp. 533-554.
- Clauzel (J.), 1962, Les hiérarchies sociales en pays touareg. *Trav. de l'Inst. de rech. sahariennes*, t. XXI, 1<sup>er</sup> sem. 1962, pp. 120-175.
- Foucauld (Ch. de), 1940, *Dictionnaire des noms propres*. Larose, Paris, 362 p.
- Foucauld (Ch. de), 1951-52, *Dictionnaire touareg-français*, 4 vol., Paris, Impr. Nat. 2028 p.
- Gast (M.), 1972, Temazlaït (contrat de protection chez les Kel Ahaggar), *Encyclopédie berbère*, édit. prov., Cahier n° 7, 2 p.
- Meillassoux (C.), 1975, *L'esclavage en Afrique pré-coloniale*, Paris Maspero. 582 p.
- Nicolaisen (J.), 1963, *Ecology and culture of the pastoral tuareg*, with particular reference to the Tuareg of Ahaggar and Ayr. The Nat. Mus. of Copenhagen. 548 p.
- Nicolas (F.), 1947, La transhumance chez les Iullemmeden de l'Est. *Travaux de l'Institut de Recherches Sahariennes* T. IV. pp. 111-126. 1 carte.
- Nicolas (F.), 1950, *Tamesna. Les Ioullemmeden de l'Est ou Touareg Kel Dinnik*, cercle de Tawa, colonie du Niger, Imp. Nat. Paris, 279 p.
- Urvoy (Y.), 1934, Chroniques d'Agadez. *Journal de la Sté des Africanistes*, t. IV, 1934, pp. 145-172.
- Rapports administratifs - Archives Niamey.*
- Loppinot (de), 1930, Rapport sur le commandement indigène. Cercle de Tahoua
- Toby (Gouv.), 1944, Lettre à M. le Commandant de cercle de Tahoua.

### Résumé

La société touarègue a presque toujours été étudiée à travers l'aristocratie guerrière. Les dépendants — hommes libres, ni suzerains, ni captifs — qui constituent la part majoritaire de la société chez les Iullemmeden Kel Dinnik, sont ici passés en revue. La nature des liens de dépendance est analysée. L'arrivée du colonisateur, l'affrontement, furent suivie d'une "remise en ordre": suppression de l'*eṭṭēbēl* ou chefferie générale, morcellement en "groupes" autonomes, création de nouvelles chefferies redistribution arbitraire de dépendants. Dès lors, les liens de dépendance passés s'estompent dans la mesure où la protection assurée par le suzerain est remplacée par celle de l'autorité administrative.

### Abstract

The study of Tuareg society has nearly always been focused on the warrior aristocracy. The dependents — free men, neither overlords nor captives — who constitute the majority of society among the Iullemmeden Kel Dinnik, are studied in this article. The nature of dependency relationships are also examined. The intrusion of colonialism and the subsequent struggle against it were followed by a general social restructuring: suppression of the *eṭṭēbēl* or general chieftaincy, break-down into autonomous "groups", creation of new chieftaincies, arbitrary redistribution of dependents. Thus, past relationships of dependency disappear, insofar as the protection guaranteed by the overlord is replaced by that of the administrative authorities.